

PAUL VERCHÈRES

Le mystère de la robe de chambre



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # NS-006

**Le mystère de la robe
de chambre**

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 854 : version 1.0

Le mystère de la robe de chambre

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette
[http ://editions-police-journal.com/](http://editions-police-journal.com/)

I

Paul Verchères, jeune journaliste de talent, travaillait pour Police-Journal.

Ce jour-là, son patron le fit demander.

– Monsieur Verchères !

Paul entra dans le bureau du « boss ».

– Vous m’avez fait demander ?

– Oui, Verchères.

– Qu’est-ce qu’il y a patron ?

– Oh, pas grand-chose ! Nous sommes en retard dans notre ouvrage.

– Ah !

– Il va nous falloir faire du temps supplémentaire.

– Je suis bien prêt.

– Eh bien, voici ce que j’ai pensé.

Le patron expliqua.

– Au lieu de travailler deux ou trois soirs jusqu'à onze heures, que diriez-vous de travailler jusque vers cinq heures demain matin ?

– Et à quelle heure entrerions-nous ?

– Oh, vous, vous pourriez revenir après le dîner.

– Je suis bien prêt.

– Alors, je puis compter sur vous ?

– Mais certainement. Ce soir ?

– Oui, oui.

Paul sortit du bureau.

Il s'approcha du téléphone.

Il signala un numéro.

– Allô ?

– Guy ?

– Oui.

– C'est Paul.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je travaille ce soir.

– Ensuite ?

– Je passerai toute la nuit au bureau.

– C'est parfait.

Paul remarqua :

– Tu n'as pas l'air dans ton assiette.

– J'ai une grosse grippe. Je crois bien avoir de la fièvre.

– Alors, repose-toi.

– Bonsoir. À demain.

– À demain.

Paul raccrocha.

*

Théo Belœil, le chef de l'escouade provinciale des homicides, passa une très mauvaise nuit.

Vers une heure, sa femme se réveilla.

– Théo !

– Quoi ?

– J’ai mal aux dents.

Madame Belœil se leva.

– Une rage de dents ! soupira Belœil.

Il se leva à son tour.

– Prends une pilule, lui dit-il.

– C’est ce que je fais.

Madame Belœil prit un verre d’eau.

Puis elle avala la pilule.

Théo voulut aller se coucher.

Cependant sa digne épouse le retint.

Elle se mit à lui conter tout ce qu’elle endurait.

Soudain, le p’tit Toto se mit à brailler et à
crier :

– J’peux pas dormir ! Vous parlez trop !

Madame Belœil remarqua :

– Si tu te taisais, aussi, en pleine nuit.

Belœil soupira.

Il ne répondit pas.

C'était mieux de ne pas commencer une obstination en pleine nuit.

Madame Belœil allait reprendre ses lamentations.

Quelque chose vint l'interrompre.

La sonnerie du téléphone.

Le gros Théo se précipita vers l'appareil.

Quand le téléphone sonnait au milieu de la nuit, c'était infailliblement son bureau.

Il décrocha la ligne :

– Allo ?

--Monsieur Belœil ?

– Oui.

– Ici Toupin !

Le sergent Toupin était un de ses collaborateurs.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je viens de recevoir un téléphone d'un dénommé Vermont, de la Police Municipale.

– Eh bien ?

– Guy Verchères se meurt !

– Quoi ?

– Il se meurt et il me fait demander.

– Toi ?

– Oui, répondit Toupin. Je ne sais pas pourquoi. Je ne le saurai jamais probablement.

– Pourquoi ?

– Parce que Vermont m'a dit qu'il n'en avait que pour un couple de minutes. Il doit être mort à l'heure qu'il est. Mais j'ai pris le temps de vous avertir.

– Tu as bien fait. Bonsoir.

– Bonsoir.

Belœil raccrocha.

Sa femme s'était approchée.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Guy Verchères est mort.

– Quoi ?

– Guy Verchères est mort ! répéta Belœil.

– Comment ça ?

Belœil lui raconta l'appel qu'avait reçu
Toupin.

Madame Belœil se mit à rire.

Elle en avait oublié son mal de dents.

– Théo ?

– Oui.

– Veux-tu que je te dise ?

– Quoi ?

– Guy Verchères n'est pas mort.

– Qui te fait dire ça ?

– Une intuition !

– Voyons, c'est ridicule !

– Pourquoi ?

– Qui s'amuserait à jouer des tours
semblables ?

– Pourtant, quelque chose me dit...

Belœil haussa les épaules.

Sa femme eut une idée.

– Téléphone !

– Où ?

– Mais chez Verchères !

– Tiens, c'est vrai !

Belœil s'approcha de l'appareil.

Sa femme le retint.

– Je te gage qu'il n'est pas mort.

– C'est à souhaiter.

Belœil réfléchit :

– Tiens, s'il n'est pas mort, je te paie une nouvelle robe.

– Appelle !

Belœil signala.

La sonnerie résonna, une fois !

Puis deux fois... trois fois...

Soudain, une voix reprit :

– Allo ?

– Guy ?

– Oui.

– Ici Théo Belœil. Tu n'es pas mort ?

Verchères sursauta :

– Qu'est-ce que c'est que cette farce ?

– Mais...

– J'ai une grosse grippe, je viens de m'endormir, et il faut que je me fasse réveiller par un imbécile de ton espèce.

– Mais Guy...

– Bonsoir et ne me dérange plus !

La ligne se raccrocha.

Madame Belœil se tenait derrière son mari.

Elle était souriante.

– Eh bien ?

– Tu gagnes.

– Je le savais.

Le couple retourna se coucher.

En s'endormant, Belœil pensa :

– Ça vaut bien le prix d'une robe, pour ne plus l'entendre se plaindre de son mal de dents.

En effet, madame Belœil dormait comme une roche.

Belœil murmura :

– Si je puis attraper le mauvais farceur qui nous joue des tours en pleine nuit...

Était-ce vraiment une farce ?

Pourquoi donc le sergent Toupin avait-il appris cette nouvelle à Belœil ?

Il semble y avoir du mystère là-dessous.

II

Vers quatre heures du matin, le patron appela Paul.

– Avez-vous terminé ce que je viens de vous remettre ?

– Oui.

– Alors, c'est tout !

Il sortit un bon cigare.

Il en offrit un à Paul.

– Eh bien, vous voyez, nous sommes maintenant à temps dans nos écrits.

– C'est vrai.

– Et maintenant, il s'agirait de prendre un peu d'avance.

– Ce serait mieux.

Ils causèrent de choses et d'autres durant quelques minutes encore.

Puis Verchères demanda :

– Vous avez encore besoin de moi ?

– Non, non, c'est fini !

– Alors, demain...

– Oui, disons une heure.

– C'est ça ! À demain.

– Ou plutôt, à cet après-midi.

– C'est vrai, j'oubliais qu'il était près de quatre heures.

– Bonsoir, Paul.

– Bonsoir, patron.

Paul sortit.

Déjà le soleil commençait à paraître.

On voyait une petite lueur rosée à l'horizon.

Au loin, Paul entendait des bruits de bouteilles.

C'étaient les laitiers qui commençaient leur tournée.

Paul se dirigea lentement vers son appartement.

Il ne prit pas les tramways ; la température était bien un peu froide, mais cela faisait quand même du bien de prendre l'air.

Il sortit la clef de sa poche.

Il habitait au deuxième étage d'une maison appartements.

Il introduisit la clef dans la serrure.

Soudain, il perçut un curieux de bruit.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

On aurait dit un gémissement.

Le bruit venait du passage de cour, au côté de la maison.

Vivement, Paul jeta un coup d'œil.

Il aperçut un homme couché dans le passage, à moitié nu.

Sans perdre une seconde, Verchères ouvrit la porte, bondit dans l'escalier, monta au second et entra dans les appartements qu'il partageait avec son cousin.

– Guy ! Guy !

L'Arsène Lupin canadien se frotta les yeux.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Guy, vite, lève-toi et viens m'aider !

– Mais quoi ?

– Il y a un blessé en bas dans le passage de cour.

– Diable !

Guy sauta vivement dans sa robe de chambre.

– Allons-y.

– Habille-toi mieux que ça. Ta grippe !

– Au diable la grippe. Ce n'est pas deux minutes...

Il était déjà dans l'escalier.

Paul le suivit.

Les deux hommes arrivèrent au dehors.

Dans le passage de cour, l'homme essayait de se relever.

Guy s'approcha :

– Mais c'est Toupin !

L'homme ouvrit de grands yeux.

Il regarda Verchères :

– Guy Verchères !

– Oui.

– Vous n'êtes pas mort ?

Verchères sursauta :

– Comment encore ?

Paul demanda :

– Comment cela ?

– Belœil m'a téléphoné en pleine nuit pour demander si j'étais vivant.

Paul haussa les épaules.

Il ne comprenait rien dans cette affaire.

On fit monter le sergent dans la maison.

De nouveau, il avait presque perdu connaissance.

Il était blessé à la tête.

Une blessure profonde.

Guy lui fit un pansement.

Puis il lui fit respirer des sels.

– Je vais téléphoner à Théo !

Il regarda sa montre.

– Cinq heures moins cinq, se dit Guy.

Il se dirigea vers l'appareil.

Il signala le numéro de la demeure de Théo Belœil.

Après quatre ou cinq sonneries, une voix encore toute endormie répondit :

– Allo ?

– Théo ?

– Oui.

– Ici Verchères.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Guy voulut se moquer de lui :

– Tu n'es pas mort ?

– Écoute Guy, si c'est pour remettre...

Mais Verchères l'interrompit :

– Non, non ; peux-tu venir chez moi ?

– Pourquoi ?

– Toupin est ici, blessé !

– Quoi ?

– Le sergent Toupin.

– Attendez-moi ; le temps de m’habiller, de sortir ma voiture et je suis chez vous.

– Entendu.

Verchères raccrocha.

Paul lui dit :

– Il a repris connaissance.

– Ah !

– Il va pouvoir nous raconter...

Guy s’était rapproché.

Toupin vint pour parler.

Mais il lui fit signe.

– Ne vous fatiguez pas. Belœil s’en vient. Vous faites mieux d’attendre qu’il soit ici. Autrement, il vous fera recommencer votre récit.

– Je comprends, dit Toupin.

Belœil arriva dix minutes plus tard.

Le sergent Toupin semblait maintenant en parfaite santé.

En entrant, Belœil déclara :

– Allez-vous me dire...

Guy lui montra un fauteuil.

– Assieds-toi.

Théo obéit :

– Et maintenant...

Guy expliqua :

– Seul le sergent peut nous expliquer.

Puis, se tournant vers Toupin :

– Parlez, sergent.

Toupin commença :

– Je travaille de nuit au bureau.

– Je sais, dit Belœil.

– Il était environ une heure et quart, lorsque le téléphone sonna. Je décrochai l'appareil :

– Allo ?

– Sergent Toupin ?

– Oui.

– Ici Vermont, de la Police Municipale.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Vous connaissez Guy Verchères ?

– Oui.

– Eh bien, il se meurt et vous fait demander.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, mais il n'en a que pour une couple de minutes. Faites vite.

« Je raccrochai l'appareil. Mais avant de quitter le bureau, j'eus l'heureuse idée d'appeler monsieur Belœil au téléphone. Puis je partis. En arrivant vis-à-vis de la demeure, ici, j'entendis un bruit curieux, dans la cour ; je m'avançai et je reçus un coup sur la tête. Un coup terrible. Je commençais à reprendre connaissance lorsque monsieur Verchères m'a trouvé.

Guy avait écouté en silence, les yeux fermés.

Il semblait fiévreux.

Belœil demanda :

– Et votre costume ?...

– Parti, ainsi que mes papiers...

– Mais c'est ridicule, dit Belœil. Pourquoi vous aurait-on enlevé votre costume.

C'est Guy Verchères qui prit la parole.

– Un instant.

– Quoi ?

– Sergent !

– Oui ?

– Savez-vous s'il y a un agent au Municipal du nom de Vermont ?

– Non, je ne sais pas.

– Première chose à vérifier.

– Bien.

Toupin prit cela en note.

Verchères continua :

Deuxièmement, si on vous a volé vos papiers et votre costume, c'est qu'on voulait s'en servir.

– Comment cela ? demanda Belœil.

– Tu sais fort bien qu’il y a des endroits sous la garde de la police. Des endroits où des gens en civil ne peuvent entrer.

– Mais c’est vrai.

Guy remarqua que Paul était allé se coucher.

– Sergent ! dit-il.

– Oui ?

– Vous allez vous rendre au bureau.

– Pourquoi ?

– Demandez une liste des endroits sous la protection de la police.

– Entendu.

– Et revenez ici.

– Très bien, monsieur Verchères.

Toupin se leva.

Guy lui passa de vieux vêtements.

– Je ne serai pas longtemps, dit-il.

Toupin sortit.

Belœil demanda :

– Je peux attendre ici ?

– Certainement. Je serais bien allé à ton bureau régler cette affaire, mais cette mauvaise grippe...

– Je te comprends.

Guy apprendrait-il quelque chose d'intéressant ?

Comment s'y prendra-t-il pour débrouiller cette affaire ?

III

Toupin revint une demi-heure plus tard.

Verchères le fit entrer.

– Asseyez-vous !

Toupin obéit.

Puis il commença :

– J’ai d’abord passé à la Police Municipale.

– Pourquoi ? demanda Belœil.

– Au sujet du dénommé Vermont !

Guy prophétisa :

– Il n’y a personne de ce nom-là ?

– Justement, personne.

Toupin mit la main dans sa poche.

Il sortit une feuille écrite au dactylo :

Il la tendit à Verchères :

– Tenez, voici la liste.

Guy ne la prit pas.

– Lis-la donc, Théo ; j'ai mal à la tête, et le sergent aussi.

– Très bien.

Belœil prit la liste.

Il la lut.

Puis Verchères le fit relire une seconde fois.

Enfin, il déclara :

– Il n'y en a qu'une dizaine. La plupart sont des salles de jeux qui ont été fermées.

– Deux maisons de prostitution, déclara Belœil.

– Il n'y a que ce nom... le dénommé Legrand...

Le gros Théo déclara :

– C'est curieux, mais je suis au courant de l'affaire.

– Ah !

– C'est un type qui est venu demander l'aide de la police.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il avait peur qu’on l’assassine.

– Qui on ?

– Charley Lombard !

Toupin et Verchères sursautèrent.

– Lombard ?

Il y avait de quoi sursauter.

Lombard était bien connu.

Tout le monde en parlait.

On le reconnaissait comme le plus terrible bandit de la Métropole.

Il était doué d’une intelligence extraordinaire.

Il avait peut-être commis dix ou vingt crimes à date.

Mais chaque fois, on n’avait pu découvrir une preuve contre lui.

Il était aussi fort que Verchères, alors que ce dernier était gentleman cambrioleur et se moquait de nos policiers.

C’est alors qu’on avait appelé Verchères, l’Arsène Lupin canadien.

Mais Guy était revenu dans le bon chemin, et de plus, il n'avait jamais assassiné personne.

Depuis longtemps, il souhaitait se mesurer avec Lombard.

Deux hommes d'égale force.

– Ce n'est pas autre chose que cela ! déclara Verchères.

– Tu crois ? demanda Belœil.

– Oui. Lombard a décidé de tuer Legrand.

Belœil remarqua :

– Legrand lui devait de l'argent.

Verchères continua :

– Comme Lombard ne pouvait entrer chez Legrand, il a usé de subterfuge. Il a fait venir Toupin ici, lui a volé ses vêtements et ses papiers. Il a donc pu entrer chez Legrand.

– Mais pourquoi faire venir Toupin ici ? demanda Belœil. Il pouvait aussi bien attraper n'importe quel constable en faction.

– Tout d'abord, un constable en faction est toujours sur ses gardes. Ensuite, Lombard est un

orgueilleux. Il a voulu se moquer de moi.

La sonnerie de la porte les interrompit.

Guy se leva.

Il alla ouvrir.

– Bonjour, monsieur Verchères.

C'était le lieutenant Fortin, de la Police Municipale.

– Bonjour, lieutenant.

– On m'a dit que le sergent Toupin était ici ?

– C'est vrai, entrez !

Verchères fit passer Fortin dans le boudoir, où se trouvaient les deux autres hommes.

– Bonjour monsieur Belœil.

– Bonjour Fortin.

Verchères le fit asseoir.

– Merci.

Guy commença :

– Il n'est pas nécessaire, lieutenant de nous expliquer le but de votre visite.

– Ah !

– Je le connais.

– Tiens, tiens.

– Vous venez interroger le sergent Toupin au sujet du meurtre d'un dénommé Legrand.

Fortin sursauta :

– Comment savez-vous ?

– J'ai deviné.

– Mais on vient à peine de trouver le cadavre.

Je sais.

– On vous a averti.

– Non...

– Alors comment...

Verchères se tourna vers Toupin.

– Sergent ?

– Oui.

– Racontez donc au lieutenant ce qui vous est arrivé. Toupin dut recommencer son récit.

Lorsqu'il eut terminé, Fortin déclara :

– Il va falloir vérifier.

Il se leva :

– Vous permettez que je téléphone, Verchères ?

– Certainement.

Fortin signala le numéro de la police.

– Ici Lieutenant Fortin. Voulez-vous m'envoyer le détective qui était en faction devant la porte de monsieur Legrand la nuit dernière ?

– Très bien.

– Je suis Guy Verchères.

– Entendu.

Le lieutenant raccrocha.

– Ainsi, vous pensez que c'est encore Lombard...

– Oui, dit Verchères.

Il se leva.

– Mais cette fois, c'est moi qui vais se mesurer avec lui.

– Ah !

Belœil soupira :

– Pauvre Guy, se dit-il, Lombard est fort. Il doit avoir tout un alibi.

Verchères sembla deviner la pensée du gros Théo.

– Je crois bien le prendre en défaut.

Le policier qui était de faction chez Legrand arriva.

Fortin lui montra le sergent :

– Est-ce là l’homme qui s’est fait passer pour le sergent Toupin hier soir ?

– Oh non, dit le policier sans hésiter. Il était beaucoup plus gros et portait une forte moustache noire.

– Bon.

Verchères demanda :

– Quand s’est-il présenté exactement.

– Vers deux heures. Il m’a dit être envoyé par Théo Belœil pour poser des questions urgentes à monsieur Legrand. Il m’a montré ses papiers. Je ne pouvais douter, je l’ai laissé entrer. Il est

ressorti cinq minutes plus tard en me remerciant profondément.

– Et vous n’avez trouvé le cadavre que ce matin ?

– Oui. Je suis entré pour aller me chercher un verre d’eau. J’ai aperçu Legrand étendu par terre. Il avait été étranglé à l’aide d’une serviette.

– Je vous remercie.

Fortin congédia son homme.

Aussitôt qu’il fut sorti, Guy demanda :

– Lieutenant ?

– Oui, dit Fortin.

– Pourriez-vous aller chercher Charley Lombard ?

– S’il veut venir...

– Il viendra.

– Où devrai-je l’amener ?

– Ici.

– Pourquoi pas au poste ?

– J’aimerais le questionner moi-même. J’ai

une forte grippe et je ne puis sortir.

– Bon, alors c'est entendu.

Le lieutenant Fortin sortit.

Belœil demanda :

– Je puis rester ici ?

– Oui.

Toupin se leva :

– Si vous me le permettez, je vais me retirer.

– Mais allez donc. Vous avez besoin de repos.

– Pourrez-vous travailler ce soir ? demanda

Belœil.

– Je serai à mon poste.

– Alors c'est entendu. Au revoir Toupin.

– Bonjour messieurs.

Le lieutenant sortit.

Verchères demanda :

– As-tu déjeuné Théo ?

– Non.

– Alors viens manger avec moi. J'ai faim.

Les deux hommes déjeunèrent.

Il était huit heures du matin.

La porte de chambre était fermée. Paul dormait,

À huit heures et trente, la sonnerie de la porte résonna.

– Le voilà.

– Ce doit être lui.

Verchères allait donc se mesurer contre Lombard.

Qui serait le plus fort ?

IV

Le lieutenant entra à la suite de Lombard.

Ce dernier avait environ trente-cinq ans.

Il était vêtu à la dernière mode.

Lombard était grand et très joli garçon.

En entrant il salua les deux hommes.

– Messieurs.

Verchères lui offrit un fauteuil.

– Merci.

Lombard sortit un paquet de cigarettes.

– Vous fumez ?

Verchères en accepta une.

Lombard semblait très maître de lui.

Lorsqu'il se fut allumé, il demanda :

– Monsieur le lieutenant m'a appris que vous désiriez me voir, monsieur Verchères.

– Oui, lieutenant.

– À quel sujet ?

Verchères attaqua directement.

– Au sujet du meurtre que vous avez commis cette nuit.

Lombard sourit :

– Ah, j’ai commis un meurtre ?

– Vous devez le savoir.

Il haussa les épaules :

– Non, je l’ignorais.

Verchères se leva :

– Lombard, vous m’avez lancé un défi.

Lombard sourit :

– L’homme qui pourra me prendre en défaut n’est pas encore de ce monde.

Verchères répondit du tact au tact :

– L’homme que je n’ai pu prendre au piège n’est pas encore de ce monde.

Lombard reprit sarcastiquement :

– Il est peut-être devant vous.

Verchères parut ignorer cette remarque.

– Lombard, où étiez-vous cette nuit ?

– Ah, c'est cette nuit qu'a eu lieu ce meurtre ?

– Oui.

Lombard se mit à rire :

– Si vous croyez que je l'ai commis, comme vous vous trompez.

– Vous avez un alibi ?

– Et comment ?

– Ah !

Lombard regarda les trois hommes en face.

– Imaginez-vous que moi aussi je suis catholique.

– Qu'est-ce que cela vient faire là-dedans ?

– Je suis un très bon catholique ! continua Lombard.

Verchères ricana :

– Vous n'agissez pas comme ça !

– Oh je sais bien que des fois, je fais quelques petites anicroches.

Il les regarda tous :

– Quel est celui d’entre vous qui n’a rien à se reprocher.

Ils ne répondirent pas.

– Hier soir, je ne pouvais dormir.

– Pourquoi ?

– J’avais des remords.

Les trois hommes restèrent saisis :

– Des remords ?

– Oui, je regrettais le passé, et je pensais à la mort.

Verchères se demandait où il voulait en venir.

Lombard poursuivit :

– Il y a un monseigneur que je connais !

– Ah !

– Je lui ai téléphoné et j’ai passé la nuit à me confesser.

Ils restèrent tous médusés.

Verchères savait que Lombard disait la vérité.

– Il est fort, très fort, pensa-t-il. Un monseigneur comme alibi.

Lombard demanda :

– Eh bien messieurs, qu'en dîtes-vous ?

Fortin murmura :

– Il faudra vérifier.

– Je peux vous donner le nom de ce monseigneur tout de suite.

Verchères l'interrompt :

– Inutile, je sais que vous dites la vérité.

– Merci monsieur Verchères.

– Vous n'avez pas à me remercier.

– Comment ça ?

– Lombard, j'aurai raison de vous. Avant peu vous vous balancerez au bout d'une corde.

– Ce n'est pas fait.

Verchères commençait à s'enflammer.

– Vous n'avez peut-être pas tué Legrand vous-même, vous l'avez fait tuer.

Belœil conclut :

– Ça revient au même.

– Il s’agit de prouver, dit Lombard.

– J’y arriverai, soyez-en certain.

Lombard se leva :

– Verchères, vous vous croyez très fort. Vous ne l’êtes pas. Je peux faire tout ce que je veux sous votre nez.

– Essayez !

Lombard se mit à rire.

– Certainement.

Il se pencha sur Verchères :

– Il y a un autre type, un nommé Dufort, qui me doit une assez grosse somme.

– Eh bien ?

– Il ne veut pas me payer.

– Vous allez le tuer ?

– Il va payer, c’est tout ce que je puis vous dire.

– Vous n’avez plus besoin de moi ?

– Non.

– Alors je puis partir ?

– Oui, mais pas pour longtemps, vous reviendrez.

– Peut-être, mais certainement pas pour rester.

Il me fait toujours plaisir de rencontrer quelqu'un de votre genre, Verchères.

Il se dirigea vers la porte.

Comme il allait pour sortir, il se retourna.

Il dit :

– Je veux vous aider Verchères. Ce dénommé Dufort demeure boulevard des Ormes, 0412.

– Merci du renseignement.

– Alors, n'oubliez pas de faire surveiller la maison. Mais je vous préviens, ce n'est pas un constable qui m'empêchera d'entrer si je le désire. Au revoir, messieurs.

Lombard sortit.

Les trois hommes restèrent muets.

Ils n'osaient pas parler.

Enfin Fortin rompit le silence :

– Qu'est-ce que vous en pensez ?

Verchères répéta :

– Il est fort, très fort.

Belœil demanda :

– Tu crois en son alibi ?

– Oui, il a un alibi parfait.

– Tiens, je croyais que ça n'existait pas.

– Ça existe, puisque ce n'est pas lui qui a commis le meurtre.

– Ce n'est pas lui ?

– Un de ses complices, oui, mais pas lui. Il faudrait alors prouver qu'un de ses complices a commis le crime.

Fortin approuva :

– C'est ce qu'il faut faire.

– Et même si nous arrêtons le coupable, il faudrait prouver qu'il agissait sous les ordres de Lombard.

Belœil se leva et commença à marcher de long

en large.

– Il faut pourtant faire quelque chose.

– Cet homme est un criminel, dit Fortin.

– Nous avons encore une chance, fit Verchèères.

– Ah !

– Laquelle ?

– Le second meurtre que Lombard veut commettre. Ce meurtre, quelque chose me dit qu'il le commettra lui-même.

– Pourquoi ?

– L'orgueil. C'est là que je le prendrai en défaut.

Fortin demanda :

– Devrais-je faire surveiller la maison ?

– Certainement.

– Alors je vais donner des ordres en conséquences.

Il regarda sa montre.

Il était neuf heures et quinze.

Il s'approcha de l'appareil téléphonique.

Comme il allait signaler, la sonnerie de la porte retentit.

– Un instant lieutenant, je vais voir qui c'est, dit Guy.

Il se leva.

Il ouvrit la porte et aperçut, un petit homme nerveux.

– Monsieur Guy Verchères ?

– C'est moi.

– Je voudrais vous parler... c'est très important.

– Entrez !

Le petit homme aperçut Belœil et Fortin.

– Je voudrais vous parler seul.

– Oh, dit Verchères, vous pouvez parler devant ces messieurs.

– Ah !

L'homme semblait très énervé.

Verchères décida de l'aider.

– Votre nom ?

– Gustave Riendeau.

– Alors que me voulez-vous ?

– Voici je demeure boulevard des Ormes...

Les trois hommes tressaillirent.

Verchères l'interrompit :

– Je sais la suite.

– Ah !

– Ce matin, vous avez trouvé votre voisin
Dufort, mort assassiné.

Le petit homme était stupéfait.

– Mais oui, c'est vrai...

Il y a donc eu un second meurtre.

Lombard semble avoir gagné la première
manche.

Qui gagnera la deuxième ?

V

Guy Verchères se tourna vers ses trois compagnons.

– Vous voyez que Lombard travaille très vite, n'est-ce pas, il n'est parti que depuis trois ou quatre minutes.

Puis se tournant vers l'homme.

– Pourquoi n'es-tu pas allé à la police ?

Riendeau répondit d'une voix vive :

– C'est parce que j'ai déjà entendu parler de vous.

– Ah !

– Cette affaire est très mystérieuse. Je sais que vous êtes très intelligent...

– Très bien, très bien. Maintenant, racontez-moi votre mensonge.

L'homme rougit jusqu'aux oreilles :

– Un mensonge ?

– Ce n'est pas pour cela que vous êtes venu ?

L'homme resta médusé.

Soudain d'un geste brusque il regarda sa montre.

– Pourriez-vous me donner un verre d'eau.

– Certainement.

Il sortit une petite boîte de sa poche.

– Je suis malade et je dois prendre des pilules.

– J'y vais.

Guy alla à la cuisine.

Il rencontra Paul qui venait de se lever.

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Viens avec moi, et tu vas voir.

Les deux cousins revinrent dans le boudoir.

Riendeau avala sa pilule.

– Maintenant, parlez !

Il commença :

– Voici, je suis le voisin de Dufort. Ce matin,

comme tous les matins d'ailleurs, je frappai à la porte de sa maison.

– Vous alliez lui rendre visite ?

– Oui, tous les matins, nous causions ensemble quelques minutes en fumant une bonne pipe.

– Bon, continuez.

– Ce matin, il ne répondit pas à mon appel. Alors, j'essayai d'ouvrir la porte.

– Pourquoi ?

– J'ai pensé qu'il pouvait être malade... La porte n'était pas fermée à clef. J'entrai et j'aperçus Dufort couché sur le dos, une balle dans le front.

Verchères l'interrompt :

– Un instant, comment était-il habillé ?

– J'ai tout remarqué. Il avait une robe de chambre, rouge, des chaussettes brunes. Sous sa robe de chambre, on pouvait voir un pyjama rayé bleu.

Verchères réfléchit :

– Pourquoi n'avez-vous pas appelé la police

immédiatement ?

– J’ai voulu le faire, mais les fils du téléphone étaient coupés. Alors, j’ai pensé à vous...

– À quelle heure avez-vous découvert le cadavre ?

– Je ne sais pas au juste, j’ai couru ici tout de suite.

– Était-il mort depuis longtemps ?

– Oh non, je lui ai touché et il était encore tout chaud. Le sang continuait de couler de sa blessure.

– Bon.

Verchères se leva.

Puis soudain, il se rassit :

– Non, c’est vrai, je ne puis pas sortir.

Il se tourna vers Fortin :

– Lieutenant ?

– Oui.

– Pourriez-vous vous rendre rue Des Ormes ?

– Certainement.

– Vous constaterez si ce que monsieur a dit est bien vrai, puis revenez aussitôt.

– Très bien monsieur Verchères.

Paul se leva :

– Je puis vous accompagner, lieutenant ?

– Certainement.

– Alors allons-y.

Guy leur répéta avant qu'ils ne sortent :

– Vous revenez tout de suite ici, n'est-ce pas ?

L'automobile de Fortin était à la porte.

Le journaliste s'assit près du lieutenant.

Celui-ci prit place au volant.

L'automobile partit en trombe.

Cinq minutes plus tard, ils arrivaient rue Des Ormes.

Riendeau avait raison.

– La porte n'est pas fermée à clef.

Ils entrèrent.

Le cadavre était bien là, en entrant.

Comme Riendeau l'avait dit, il était bien couché sur le dos.

Soudain, Paul remarqua :

– Mais sa robe de chambre n'est pas rouge !

– Elle est brune, dit le lieutenant.

– Il a dû se tromper. Brun, rouge...

Le lieutenant traversa vivement la pièce.

Il se dirigea vers la chambre de Dufort.

Là, il ouvrit la garde-robe.

– Venez ici Paul.

Le journaliste s'avança :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a bien une robe de chambre rouge, elle est pendue ici.

Paul soupira :

– Je comprends l'affaire. Riendeau voyait son ami tous les jours dans sa robe de chambre rouge et il a pensé que c'était la même.

– Vous devez avoir raison.

Soudain le lieutenant regarda la robe de

chambre de plus près.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Quoi ?

– Une tache ?

– On dirait une tache de sang.

Le lieutenant flaira la tache.

– Non, ce n'est pas du sang.

– Alors ?

– C'est du café.

– Ah !

Le lieutenant fit un paquet avec la robe.

– Vous l'emportez ? demanda le journaliste.

– Oui.

– Pourquoi ?

– Ça peut être utile. Ce diable de Guy trouve
des choses qu'on ne peut trouver.

– Comme vous voudrez.

Ils se dirigèrent vers la porte.

Soudain le lieutenant s'arrêta :

– Attendez-moi ici.

– Pourquoi ?

– Je vais appeler l’escouade et le médecin légiste.

Fortin se dirigea vers le téléphone.

Il appela à son bureau.

– Envoyez des hommes, le médecin légiste, etc... rue Des Ormes.

Il donna l’adresse.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Un meurtre.

– Immédiatement lieutenant.

Fortin raccrocha.

Pui se tournant vers Paul.

– Et bien retournons chez vous.

Mais Paul restait là bouche bée.

– Qu’est-ce que vous avez, Paul ?

– Le téléphone.

– Eh bien quoi ?

– Riendeau a déclaré que les fils étaient coupés.

– Diable ! c'est vrai.

Fortin bondit vers la porte.

– Vite, venez... allons raconter cela à votre cousin.

*

Après que Paul et le lieutenant furent sortis pour aller chez Dufort, Riendeau se leva.

– Maintenant messieurs...

– Que voulez-vous ? demanda brusquement Verchères...

– Mais m'en aller.

Verchères reprit d'une voix impérieuse :

– Asseyez-vous !

– Mais je vous ai tout raconté.

Belœil se tenait derrière le petit homme.

Il lui mit les deux mains sur les épaules.

– On vous dit de vous asseoir.

Et d'une vigoureuse poussée, il le força à reprendre son fauteuil.

– Mais je perds mon temps, protesta le petit homme...

– Pas nous, dit Belœil.

Verchères déclara :

– Il nous faut tout d'abord vérifier votre mensonge.

Le petit homme rougit :

– Mensonge.

– Vous m'avez bien compris.

Il y eut un long silence.

Riendeau semblait gêné.

– J'espère que vous trouverez le coupable, dit-il à la fin...

– Le coupable ?...

Verchères et Belœil se mirent à rire.

Riendeau les regarda surpris.

– Mais qu'est-ce que vous avez ?

– Le coupable ?... ah, ah, ah, dit Belœil.

– Nous le connaissons déjà, ajouta Guy.

Riendeau pâlit :

– Vous le connaissez ?

– Oui.

– Alors, arrêtez-le.

– Ce ne sera pas long.

Belœil déclara :

– Il nous faut tout d’abord attendre le retour de nos deux hommes.

De nouveau le silence s’établit.

Verchères avait sorti son revolver qu’il tenait dans sa main.

Le petit homme ne le quittait pas des yeux.

Dix, quinze minutes passèrent.

Soudain on frappa à la porte.

– Entrez !

Belœil alla ouvrir.

C’était Paul et le lieutenant.

Le lieutenant tenait la robe de chambre dans ses mains.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Guy.

– Une robe de chambre rouge. Le cadavre en portait une brune.

– Ou avez-vous pris celle-ci ?

– Dans la garde-robe.

Verchères la prit.

Il l'inspecta.

Il sentit la tache.

– Tiens, du café...

– Je le crois, approuva Fortin.

Belœil demanda :

– C'est tout ?

– Non, ce n'est pas tout.

– Alors ?

– Le téléphone est en parfait ordre.

– Diable.

Guy se leva.

En même temps, Riendeau regarda brusquement sa montre.

– J’oubliais.

– Quoi ?

– Je dois prendre mes pilules toutes les demi-heure.

– Alors voulez-vous un verre d’eau ?

– Oui.

Guy se tourna vers son cousin :

– Paul va en chercher un.

Le journaliste alla dans la cuisine.

Il revint avec un grand verre d’eau qu’il remit à Riendeau.

Celui-ci mit la main dans sa poche et sortit sa boîte de pilules.

Il l’ouvrit.

– Il ne m’en reste plus.

– Vous les prendrez une autre fois, dit Guy.

– Non, attendez.

– Quoi ?

– J'en ai une autre boîte.

Il en sortit en effet une autre de sa poche.

Il l'ouvrit, prit une pilule.

Il l'avalala en même temps qu'un peu d'eau.

Verchères retourna s'asseoir.

– Maintenant, nous allons tirer cette affaire au clair.

Il regarda le lieutenant.

– Vous dites que la robe de chambre de Dufort était brune ?

– Oui.

Il se tourna vers Riendeau :

– Vous allez parler... vous allez nous expliquer...

Guy s'arrêta net.

Riendeau venait de pencher la tête en avant.

Belœil bondit.

Il lui prit le pouls.

– Il ne parlera plus.

– Ah !

– Il est mort !

VI

Tous étaient atterrés.

Guy déclara :

– Lombard vient de commettre son troisième meurtre.

Puis plus bas :

– Très intelligent... très fort.

Se tournant vers le lieutenant :

– Vous pouvez appeler la police, lieutenant.

Fortin se dirigea vers l'appareil.

Pendant ce temps, Guy chercha la boîte de pilules.

Il la trouva sans difficultés.

Un quart d'heure plus tard les hommes de Fortin arrivaient.

Le médecin légiste examina Riendeau.

– Empoisonnement.

Verchères lui tendit la boîte de pilules.

– Tenez docteur.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Vous analyserez cela.

– Vous croyez que ce sont ces pilules...

– Oui.

Le docteur les prit.

– Je les examinerai.

Enfin, la voiture de la morgue vint chercher le cadavre.

Peu après, Belœil se leva :

– Il faut que je parte. Je dois aller dîner, puis passer au bureau.

Il se dirigea vers la porte.

– Tu me tiendras au courant des derniers développements ?

– Oui, répondit Guy.

Le lieutenant retint Belœil.

– Attendez-moi, je pars avec vous.

Puis regardant Guy.

– Je serai au bureau.

– Entendu.

– Bonjour.

Les deux hommes sortirent.

Guy était maintenant seul avec son cousin.

– Qu'est-ce que c'est que toute cette affaire ?
demanda le journaliste.

– Tout d'abord, tu vas me préparer un petit
repas. Je te raconterai cela.

Guy mangea légèrement.

La fièvre le brûlait.

– Tu devrais te coucher, dit Paul.

– C'est ce que je vais faire.

– Tu vas au journal ?

– Oui. Il est possible que je travaille encore
jusqu'à demain. Le patron voudrait prendre un
peu d'avance.

Guy lui raconta ensuite tout ce qui s'était

passé depuis le matin.

– Alors tu crois que ce Lombard...

– Oui. C'est lui le meurtrier.

– Alors comment le faire parler ?

– Impossible.

– Pourtant, les policiers...

– Ils ne feront jamais parler Lombard, ce n'est pas le genre de type qui se délie la langue.

– Alors ?...

– Ce qu'il faudrait, c'est un témoin.

– Un témoin ?

– Oui. Nous avons bien Riendeau... lui, il aurait parlé.

– Mais il est mort.

– Justement.

– Nous ne pouvons faire parler les morts.

Soudain Guy sursauta :

– Tu as raison. Nous allons faire parler Riendeau.

Paul se leva :

– Très bien, je vais regarder dans les pages jaunes du téléphone les adresses des médiums.

Guy sourit :

– Tu ne comprends pas. Je parle au figuré.

– Eh bien ?

– Rieneau doit avoir un dossier judiciaire. Tout d'abord, ce ne doit pas être son nom. Ensuite, il a peut-être des amis... etc... Peut-être qu'en enquêtant de ce côté-là... C'est ma seule chance.

– N'oublie pas que Lombard a de fameux alibis.

– Je sais. Lors du premier meurtre il était avec un Monseigneur et lors du second il était ici même. Mais Paul, je peux mettre ma main au feu que son alibi n'est pas parfait.

– Comment cela ?

– Si je puis trouver un témoin... tu verras.

Verchères se dirigea vers le téléphone.

Il appela à la police.

– Le lieutenant Fortin s’il-vous-plaît.

– Il est à son dîner.

– Très bien, je rappellerai.

Guy raccrocha.

Quelques minutes plus tard, Paul partait pour le journal.

– Et ne sois pas inquiète.

– Entendu.

– Aussitôt que Paul fut sortit, Guy rappela le lieutenant.

– Police ?

– Le lieutenant Fortin s’il-vous-plaît.

– Un instant.

Il y eut un changement de communication.

Une voix de jeune fille reprit :

– Escouade des homicides.

– Lieutenant Fortin, s’il-vous-plaît ?

– Qui l’appelle ?

– Guy Verchères.

– Un instant.

Enfin la voix du lieutenant résonna à l'appareil.

– Allo Fortin ?

– Oui.

– Verchères.

– Du nouveau ?

– Non, mais je voudrais que vous fassiez une enquête.

– Sur quoi ?

– Sur ce dénommé Riendeau. Essayez de savoir tout ce dont vous êtes capable. Jusque dans les moindres détails.

– Pourquoi ?

– J'ai une idée.

– Bon, très bien. Je vais mettre trois hommes là-dessus.

– Aussitôt que vous aurez leurs rapports, appelez-moi ou passez par ici.

– Très bien, bonjour.

Guy raccrocha.

Il se leva lentement.

Il alla dans la cuisine.

Il prit deux citrons pour en extraire le jus.

Il versa le tout dans du gin chaud.

Enfin il but son remède en ayant soin d'y ajouter deux pilules.

– Avec ça, cette grippe devrait se casser.

Verchères alla se mettre au lit, ayant bien soin de s'habiller très chaudement.

L'enquête qu'il fait mener par Fortin apportera-t-elle quelque chose ?

Lombard semble toujours rester le vainqueur ?

Verchères se montrera-t-il plus fort ?

VII

Lorsque Guy se réveilla, il était tout couvert de sueur.

Mais il constata avec joie que son mal de tête était parti.

Il se leva.

Il faisait très noir.

Il alluma la lumière et regarda sa montre :

– Dix heures !

Il avait dormi pendant près de dix heures.

Vivement il se mit sur pieds.

Il se sentait complètement rétabli.

Enfin il décida de s'habiller.

Lorsqu'il fut prêt, il appela au bureau de la police.

On le mit en communication avec Fortin.

– Ici Verchères ?

– Ça va ? demanda Fortin.

– Oui. complètement rétabli.

– Tant mieux.

– Avez-vous eu des nouvelles ?

– Pas encore, mes hommes sont au travail ; ça ne devrait par tarder.

– Très bien.

– Je vous rappellerai.

– Pas avant une demi-heure.

– Pourquoi ?

– Je sors. J'ai une faim de loup.

– Attention de ne pas reprendre votre grippe.

– N'ayez crainte.

Guy raccrocha.

Il mit son paletot.

Il sortit de chez lui et traversa au café en face.

– Bonsoir, Louis.

– Bonsoir, monsieur Guy.

– Que peut-on vous servir ?

Guy prit deux sandwichs.

Vingt minutes plus tard, il était de retour chez lui.

Il se mit à regarder le journal qu’il venait d’acheter. Les journalistes faisaient beaucoup de bruit autour des trois meurtres.

Ils se moquaient de la police et même de Verchères. Enfin, vers onze heures, le téléphone sonna.

– Allo ?

– Verchères ?

– Oui.

– Ici Fortin.

– Alors, quoi de nouveau ?

– J’ai tout le rapport. Voulez-vous en avoir les grandes lignes.

– Non, écoutez, envoyez-moi un policier qui pourra rester chez moi. J’ai beaucoup de travail.

– Très bien, je vous enverrai Marois.

– Donnez-lui le rapport.

– Oui, oui.

Guy avait hâte de savoir.

Le rapport lui apprendrait-il quelque chose ?

Enfin, on sonna à la porte.

– Ce doit être Marois.

Guy alla ouvrir.

C'était bien le policier.

– Bonsoir, monsieur Verchères.

– Bonsoir, Marois.

– Je vous apporte un rapport, et le lieutenant
m'a dit de me mettre à vos ordres.

– Entrez.

Il le fit passer au boudoir.

– Asseyez-vous !

– Merci.

L'Arsène Lupin se mit à lire le rapport.

Il ne se trompait pas.

Riendeau avait déjà fait de la prison.

Il travaillait pour Charley Lombard lorsqu'il avait été arrêté.

Une ligne retint surtout l'attention de Verchères :

– Riendeau habite à Longueuil avec une femme. Peut-être sa femme.

Verchères soupira :

– Sa femme... voilà ce qu'il me faut...

Il se leva :

– Marois !

– Oui.

– Vous allez venir avec moi.

– Où ?

– À Longueuil. Je veux emmener une femme ici.

– Très bien.

– Très bien.

Verchères fit demander un taxi.

Il était passé onze heures lorsqu'ils arrivèrent à Longueuil.

Verchères sonna au logement habité par Riendeau.

Il dut sonner à trois reprises.

Enfin, une jeune femme blonde très jolie, vêtue d'un léger déshabillé, apparut :

Elle avait l'air endormie.

– Messieurs !

– Madame Riendeau.

– Oui, dit-elle après une légère hésitation.

– Eh bien, nous avons une mauvaise nouvelle pour vous.

– Mon mari... dit-elle.

Verchères fit signe que oui.

– Mon Dieu ! que lui est-il arrivé ?

– Oh rien... on l'a arrêté... je ne sais au juste pourquoi, mais il vous fait demander continuellement.

– Entrez, messieurs.

Elle les fit asseoir.

– Le temps de m'habiller et je vais avec vous.

– Nous vous attendons.

Et vingt minutes plus tard, ils partaient tous trois pour Montréal.

IX

Lorsque Paul quitta Police-Journal après avoir travaillé toute la nuit, il passait sept heures du matin.

Il s'arrêta pour manger dans un restaurant.

Puis à huit heures, il entra chez lui.

Il aperçut Guy assis dans un fauteuil.

En face de lui se trouvait un policier provincial.

– Bonjour Guy.

– Bonjour Paul.

Le journaliste remarqua avec surprise que la porte de la chambre était fermée.

– Y a-t-il quelqu'un ?

– Oui.

– Mais je voudrais me coucher.

- Tu es mieux d’attendre.
- Pourquoi ?
- Pourquoi ? Je vais faire arrêter Lombard.
- Hein ?
- Une fameuse nouvelle, n’est-ce pas ?
- Je te crois.

La sonnerie de la porte résonna.

- Va ouvrir, lui dit Guy.

Paul obéit.

C’était Théo Belœil.

- Bonjour.
- Bonjour.
- Eh bien qu’y a-t-il, Guy ?
- Tu t’intéresses à l’affaire Lombard ?
- Oui.
- C’est pour cela que je t’ai appelé.
- Ah !
- Je vais lui mettre la main au collet.
- Tu as des preuves ?

– Oui.

– Et Lombard ?

– Fortin doit l’emmener.

– Quelles preuves as-tu ?

– Tu le sauras plus tard.

Belœil était impatient.

Seul le policier Marois savait comment Verchères s’y prendrait.

Enfin un quart d’heure plus tard, la sonnerie résonna.

Paul alla ouvrir.

Fortin apparut suivi de Lombard.

Lombard et Verchères se regardèrent comme s’ils ne s’étaient pas vus depuis longtemps.

– Je vous avais dit que nous nous reverrions sous peu, Lombard, remarqua Guy.

– Je le savais. Mais pas pour longtemps. Dans un quart d’heure, je serai sorti d’ici.

– C’est vous qui le dîtes.

Il lui montra un fauteuil.

– Asseyez-vous, Lombard !

Ce dernier obéit.

Il s'alluma une cigarette, l'air narquois.

Verchères commença :

– Très ingénieux, la mort de Dufort.

– Ah, vous l'avouez ?

– Je vous ai toujours cru intelligent.

– Merci.

– C'est vous qui avez tué Dufort.

– Pardon ?

– Pourquoi pas ?

– Lorsque Dufort a été tué, j'étais ici même !

Verchères se mit à rire.

– Vous vous trompez.

Lombard trembla légèrement.

– Dufort est mort après votre départ.

Fortin et Belœil sursautèrent.

– C'est impossible.

– Non, ce n'est pas impossible, je vais vous

expliquer.

Lombard gardait le silence.

Il était très attentif.

Verchères commença :

– Riendeau était un complice de Lombard. Le matin du meurtre de Dufort, Lombard est allé lui rendre visite, n'est-ce pas ?

– J'écoute, répondit Lombard.

– Lombard préparait déjà son meurtre. Il a remarqué exactement comment Dufort était habillé. À ce moment, Dufort portait une robe de chambre rouge. Après le départ de Lombard, Dufort renversa du café sur sa robe de chambre. Comme il en avait une brune, il changea de robe de chambre.

Lombard commençait à devenir nerveux.

– Lombard avait dressé son plan avec Riendeau. Aussitôt que Lombard fut sorti d'ici, il se rendit chez Dufort et le tua, sans remarquer que Dufort avait changé de robe de chambre. Pendant ce temps, Riendeau, qui avait bien appris sa leçon, venait ici et nous apprenait la mort de

Dufort avant même qu'il ne fut mort. Il nous donna la description complète du mort, description qu'il avait apprise de Lombard.

Belœil s'écria :

– Mais c'est plein de bon sens.

Lombard était redevenu calme.

Verchères continua :

– Riendeau seul pouvait parler ; il mourut empoisonné.

Lombard prit la parole.

– Riendeau est mort ? fit-il hypocrite.

– Oui.

– Alors, mon pauvre Verchères, vous n'avez pas de preuves.

Verchères sourit.

Sûr de lui, Lombard continua :

– Vous êtes très ingénieux. J'avoue que vous êtes fort. Mais pour accuser quelqu'un de meurtre, il faut des preuves.

– J'en ai.

– Ah !

– Ça vous surprend ?

– Un peu.

Verchères se leva.

Il s'approcha de Paul.

Il lui donna une clef.

– Ouvre la porte de la chambre.

– Bien.

Paul s'approcha de la chambre.

Pendant ce temps, Guy gagna la porte de sortie.

Il ferma la porte à clef.

Puis, il remit la clef à Marois.

– Collez-vous au fond du mur.

– Là ?

– Oui.

Pendant ce temps, Paul avait ouvert la porte de la chambre.

Lombard regardait avec intérêt.

Il aperçut une femme assise sur le lit.

Au pied du lit, un petit homme portant de grosses lunettes était ficelé comme un saucisson.

Lombard ne remua pas.

Il contempla la scène.

Soudain, il mit vivement la main dans sa poche.

Il sortit un revolver.

À reculons, il se dirigea vers la sortie.

Il essaya d'ouvrir la porte que Verchères venait de fermer à clef.

Rouge de rage, il se tourna vers Guy.

– La clef !

– Je ne l'ai pas !

– Je veux la clef !

– Je ne l'ai pas.

– Alors qui ?...

– Le policier Marois.

Marois se mit à trembler.

Verchères continua :

– Lombard, nous sommes tous armés ; si tu veux la clef, va la chercher, mais pour ça, il faudra que tu tournes ton arme vers Marois.

Lombard comprit.

Marois était accoté sur le même mur que lui.

S'il se tournait vers Marois, Fortin, Belœil ou Verchères avaient le temps de sortir leurs armes et de tirer.

Lombard resta là, le revolver en main.

– Vous croyez me tenir ?

Il s'avança vers Guy Verchères.

– Marois, venez me porter la clef.

Il n'y eut pas de réponse.

– Marois, je vous donne cinq secondes. Sinon, je tire sur Verchères.

C'est alors que l'imprévu arriva.

Lombard avait complètement oublié madame Riendeau.

Cette dernière se trouvait dans la chambre,

derrière lui.

Sans perdre une seconde, elle prit un oreiller.

Elle le lança à toute volée.

L'oreiller frappa Lombard à la tête et l'aveugla l'espace d'une seconde.

C'était assez pour Guy Verchères.

Il décrocha un terrible direct sous la mâchoire de son adversaire.

Lombard tomba sur le dos et échappa son arme.

Prompts comme l'éclair, Belœil et Fortin avaient sorti leur revolver.

– Pas un geste, Lombard, ou vous êtes mort.

Il regarda l'Arsène Lupin canadien en face.

– Vous êtes très fort, Verchères. Vous avez gagné la partie.

Fortin passa les menottes aux mains de son prisonnier.

Quelques minutes plus tard, la patrouille emmenait Lombard et le petit homme aux

lunettes.

Aussitôt qu'ils furent sortis, Fortin et Belœil se mirent à questionner.

– Qui est cette femme ?

– Et ce petit homme ?

Verchères leur fit signe de se taire.

– Je vais vous raconter. Ce petit homme est un médecin.

– Un docteur ?

– Oui, et la femme, eh bien, c'est... madame Riendeau.

– Mais pourquoi Lombard s'est-il trahi ?

– Parce qu'il était pris.

– Je ne comprends pas.

Guy expliqua :

– Riendeau a été empoisonné, n'est-ce pas ?

– Oui.

– C'est de là que j'ai commencé mon enquête. Je suis allé chercher madame Riendeau à Longueuil. Je l'ai amenée ici et je lui ai appris la

triste nouvelle. Ensuite je la questionnai. Je lui demandai :

– Votre mari était malade, n'est-ce pas ?

– Depuis deux jours seulement, me répondit-elle.

– Comment cela ?

– Monsieur Lombard le trouvait changé. Il l'a envoyé voir son médecin. Ce dernier lui prescrivit deux boîtes de pilules. Il devait en prendre toutes les demi-heure.

– Vous connaissez le nom du docteur ?

– Oui.

Elle me le donna.

J'allai chercher le médecin et le fit parler.

Ce fut long. Au début, il essaya de résister, mais j'étais avec Marois et nous réussîmes à lui délier la langue. Tout était calculé à la seconde. Le docteur est un autre complice de Lombard. C'est lui qui a donné les pilules empoisonnées. Lombard avait tout prévu. Si quelque chose ne marchait pas dans son plan, Riendeau mourrait

peu après avoir parlé.

– Je commence à comprendre, dit Belœil.

– Alors, pendant que Riendeau nous parlait de Dufort, Lombard était à l’assassiner. Cela, je l’ai deviné tout de suite.

– Comment cela ?

– C’est la robe de chambre qui m’a ouvert les yeux. Et puis, le téléphone.

– Ah !

– Lombard n’avait pas prévu cette question, ni Riendeau. Pour se sauver, Riendeau a dit sans le savoir que les fils étaient coupés. C’était faux. Alors j’ai commencé à voir clair dans le jeu de Lombard. Mais il me fallait des preuves.

Belœil se leva.

Il tendit la main à Verchères.

– Guy, permets-moi de te féliciter.

– Merci.

Fortin lui aussi serra la main de l’Arsène Lupin canadien.

– Ce qui est beau, c'est que vous avez fait toute votre enquête presque sans remuer d'ici.

Verchères sourit.

– Si j'avais pu sortir, j'aurais peut-être découvert la vérité plus tôt.

Il y eut un silence.

Dans un coin, Paul prenait des notes.

Il serait le premier journaliste à faire publier la fameuse nouvelle.

Soudain, Fortin demanda :

– Mais le premier meurtre ?

– Celui de Legrand ?

– Oui.

– Mystère !

– Lombard est certainement le coupable !

Verchères acquiesça :

– Il n'y a pas de doute là-dessus. Ce n'est peut-être pas lui qui a commis le crime, mais un complice qui agissait sous ses ordres.

– Peut-être Riendeau ?

– Peut-être.

Quelques jours plus tard avait lieu le procès du docteur et de Lombard.

Une foule énorme remplissait la cour.

Comme tous s’y attendaient, les deux hommes furent trouvés coupables.

Le juge prononça la sentence fatidique :

– Vous êtes condamné à être pendu jusqu’à ce que mort s’ensuive.

Le règne de Lombard était fini.

Avec lui disparaissait le bandit, le criminel le plus rusé de l’histoire de la Police de Montréal.

Son nom restera à jamais gravé dans la mémoire des gens.

Tous les journaux félicitèrent Guy Verchères.

Il n’y avait aucun doute.

L’Arsène Lupin venait de remporter la plus grande victoire de sa carrière.

Cet ouvrage est le 854^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.